Zeitschrift: Schweizer Volkskunde : Korrespondenzblatt der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde = Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 86 (1996)

Rubrik: Comment était-ce il y a cinquante ans?

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Eines der letzten Geschäfte der autonomen Gemeinde war der Verkauf von Land für die erste chemische Fabrik auf Kleinhüninger Boden. Im Kleinbasel und dem Umfeld des Dorfes hatten sich zuvor schon Betriebe niedergelassen. Die neuen Arbeitsplätze brachten Einkommen für die Einwohner, zogen aber auch viele Grenzgänger und andere Arbeitssuchende an. Bald wurde geklagt über Umweltverschmutzung, ungesunde Arbeit, Veränderung der Umwelt, schlechten Wohnraum für die Zugezogenen.
Diejenigen Bürger, die durch Landverkauf wohlhabend geworden waren, zogen nach Riehen.
In den 1920er Jahren entstand das erste Hafenbecken, vor dem Zweiten Weltkrieg das zweite. Die Landbesitzer wurden enteignet und mit Geld beschwichtigt. Das ganze Land wurde industriell überbaut. Bis 1933 bestand gute Nachbarschaft zwischen Kleinhüningen und dem deutschen Markgräflerland, doch die Nazizeit brachte die Trennung. Die Kleinhüninger Bewohner wandten sich Kleinbasel zu oder trafen sich in eigenen Vereinen. Seit den 1970er Jahren tritt der Quartierverein vermehrt in Aktion und setzt sich für das Dorfbild und die Wohnlichkeit ein.
Ein Gang durch das «Dorf» zeigt die räumliche Abgeschlossenheit; der Kern wird begrenzt durch Industriebauten, Hafen, Geleise und Strassen. Die Kirche, an der C.G.Jungs Vater Pfarrer war, wurde restauriert, ebenso das Gut der Industriellen-Familie Clavel. Das Taunerhaus hingegen zerfällt leise; es ist eine jener bescheidenen Wohnstätten der einfachen Kleinhüninger, zum Beispiel der Frauen, die einst die Wäsche für die Basler Bürgerhäuser an der Wiese gewaschen haben. Heute hat das Quartier einen eigenen «Dorfcharakter». Man kennt einander, besucht gemeinsam Vereine, feiert den Banntag und andere Feste. Eine neue Siedlung brachte junge Familien ins Quartier.
Im neuerbauten Restaurant am Dreiländereck kommt noch der kulinarische Aspekt Kleinhüningens zum Zug: Salmfilet mit Zwiebelringen.

Annerose Scheidegger, Hebelstrasse 72, 4056 Basel

Comment était-ce il y a cinquante ans?

La Société suisse des traditions populaires a rassemblé à Bâle au début du mois de juin nombre de ses membres et beaucoup d'amis et d'invités pour fêter son centenaire. Une belle cérémonie les a réunis dans la salle du Grand Conseil bâlois pour les discours de circonstance et deux intéressantes conférences. Mesdames Christine Burckhardt-Seebass et Suzanne Chappaz ont rappelé le passé et l'aujourd'hui dans une remarquable conférence bilingue «Gespräch über eine Reise durch ein Jahrhundert – Entretien sur un itinéraire d'un siècle», et le Professeur Hermann Bausinger de Tübingen a exposé

dans «Gegen die Eintönigkeit... Aufgaben der Volkskunde in der modernen Gesellschaft» les voies qui pourraient s'ouvrir sur l'avenir scientifique de l'ethnologie européenne. Je ne m'attarderai pas sur les prestations de la Breo-Clique et sur l'accueil au milieu du Mittlere Brücke par les emblêmes du Petit-Bâle dans leur récente formation de jeunes (Merci, Monsieur Simon!) qui ont entrouvert pour les participants une petite fenêtre bienvenue sur les formes actuelles des traditions festives bâloises; rappel de ce qui a été longtemps l'une des branches principales de notre Société, les coutumes, et démonstration de l'actuelle ouverture sur le présent et le futur.
La fête a également été l'occasion de retrouver d'anciens membres que l'âge ou les circonstances avaient empêchés d'assister ces dernières années aux assemblées générales annuelles, d'évoquer ceux qui ne sont plus et qui du temps de leur présence au Comité ou à la Présidence, ont marqué la vie de la Société, de raviver des souvenirs.
La représentation romande à Bâle a été des plus réduites et il me semble opportun de rappeler brièvement ce que représentait notre Société pour une étudiante d'il y a cinquante ans. J'aimerais évoquer les personnalités qui œuvraient alors au sein de la Société et dont certaines, et pas des moindres, ont été un peu oubliées lors de la fête; parler aussi de la discipline telle que je l'ai perçue tout en cherchant à ne pas projeter nos idées et nos valeurs actuelles sur un passé qui ne les a pas connues.
Vers 1944, étudiante romaniste, je m'engageais dans la lexicologie sous l'experte direction du professeur Walther von Wartburg. La lexicologie n'était déjà plus seulement le savoir toujours recopié des anciens dictionnaires ou de la littérature. On appliquait le concept de «Wörter und Sachen», les mots et les choses, venu de l'école romaniste de Hambourg et les termes patois étaient à l'honneur. Le but des études en romanistique bâloises étant la publication du grand dictionnaire étymologique de la langue française (FEW), on n'avait pas encore accompli le pas, franchi d'une part par le Glossaire des Patois de la Suisse romande et d'autre part par le Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz (AIS) dirigé par les professeurs Jakob Jud et Karl Jaberg, qui accordait une grande place aux realia et aux us et coutumes. Mon terrain de recherche était situé en Valais, et je fus confrontée à de nombreuses questions ethnosociologiques. Le professeur von Wartburg me conseilla de suivre des cours d'ethnologie chez Felix Speiser ce que je fis. Speiser, qui avait été président de la Société des traditions populaires, m'en apprit l'existence, celle de son Institut et de ses différents départements. Alfred Bühler était alors président et dirigeait l'Etude des maisons rurales de Suisse où Max Gschwend lui succéda. Mesdames Adèle Stoecklin et Elsbeth Liebl régnaient dans l'Institut, elles vous introduisaient dans la bibliothèque, dans le bureau de l'Atlas, vous aidaient dans vos recherches sans compter leur temps. Paul Geiger, à qui je voue bien de la reconnaissance, me confia un questionnaire de l'Atlas de Folklore qu'il dirigeait et me permit de consulter ses matériaux. C'est lui également qui m'encouragea à participer au séminaire informel qu'il animait avec Hans-Georg Wackernagel, Karl Meuli et Richard Weiss. Ce qui en faisait l'originalité, c'était que les quatre professeurs exposaient,

chacun selon sa spécificité, un thème commun par semestre et qu'une discussion ouverte à tous suivait. Les travaux des étudiants portaient sur le même thème et s'orientaient, selon la direction choisie par l'étudiant, dans la discipline de l'un des quatre professeurs. Je me souviendrai toujours d'un travail sur «les hommes forts dans les récits» que j'avais présenté et qui avait suscité une vive mais courtoise controverse entre les professeurs Wackernagel et Meuli, arbitrée finalement par Richard Weiss. Ces réunions étaient alors fréquentées, si mes souvenirs sont bons, par Elsbeth Liebl, Marianne Müller, Christine Oppenheim, Ernst Baumann (qui deviendra président en 1946), Walter Escher de l'Atlas, Walter Tobler, Rudolf Trüb, Hans Trümpy... Les quatre professeurs s'intéressaient également aux travaux que les étudiants poursuivaient dans leur branche principale et j'ai pu largement bénéficier de leurs conseils pour ma monographie sur le patois de Nendaz.
Il serait injuste de ne pas mentionner les différents départements et leurs responsables: Depuis plusieurs années Willy Egloff (qui sera plus tard un des présidents qui ont fait évoluer notre discipline) enquêtait en Suisse romande pour le Glossaire et pour la Société, et ses matériaux me furent très utiles. L'accueil que Robert Wildhaber me réserva au Musée fut plutôt bourru, mais cela m'empêcha pas que je sois immédiatement accaparée pour aider à préparer l'exposition dédiée à la fabrication des tissus. C'est à lui et à Alfred Bühler que je dois tout ce que je sais en muséologie, matière qui n'était pas enseignée alors, mais qu'ils communiquaient gracieusement aux étudiants intéressés. Alfons Maissen venait de publier sa *Consolaziun dell'olma devoziusa* et Paul Stoecklin, qui étudiait et collectionnait les chansons et chants populaires pour l'Institut, vint à Nendaz et m'initia à la recherche dans le domaine de la musique populaire.
La mémoire est traître et j'oublie certainement nombre de personnes qui m'ont aidée à élaborer une méthode d'enquête qui me permettait de compléter, voire d'étayer l'enquête dialectale. La Société jouait pleinement un rôle para-universitaire dont de nombreux autres étudiants ont bénéficié comme moi. A Zürich, en 1945, Richard Weiss devint le premier titulaire d'une chaire de «Volkskunde». A Bâle, on en était encore bien loin et les cours et séminaires suivis ne comptaient pas pour les examens. Et pourtant c'est dès ce moment-là que la discipline a commencé à être reconnue dans les milieux universitaires en tant que science à part entière. Les lexicologues et les dialectologues y adressaient systématiquement leurs étudiants.
Il y a cinquante ans, la Société des traditions populaires fêtait son cinquantenaire. Si elle regardait avec une certaine fierté le chemin parcouru, elle s'engageait aussi dans une nouvelle voie pas encore bien définie. Lors de la cérémonie, Karl Meuli, dans un discours plein d'humour et d'esprit, réfuta d'abord les reproches formulées par certains critiques en faisant remarquer qu'on ne collectionnait plus pour le plaisir d'accumuler des objets, des attestations d'us et de coutumes, de chants ou de croyances, que le temps était passé où l'on cherchait à préserver, à sauver, voire à revitaliser les traditions et les coutumes. «La Société des traditions populaires est moins ambitieuse, elle se voue uniquement à la recherche et à l'étude, disait-il, l'implication

dans la conservation n'est généralement pas le fait des chercheurs scientifiques et d'autres associations culturelles compétentes s'en chargent avec plus de bonheur».
Ce qui m'a beaucoup frappée à l'époque, c'est que dans cette Société et son Institut où flottait encore l'esprit des pionniers, où l'on sortait à peine du ghetto scientifique imposé par la guerre, il régnait un nouveau regard sur les choses, une première ouverture vers l'interdisciplinarité. On se détachait de la pure conservation, de l'accumulation de faits et de choses pour le plaisir de collectionner, on avait quitté la chasse aux faits extraordinaires ou bizarres pour se pencher vers le quotidien, pour se mettre soi-même en question et chercher à aller au fond des choses. Les contacts se renouaient avec les scientifiques étrangers et la Société se voulait ouverte à leurs points de vue. Une ère nouvelle s'ouvrait et l'on savait qu'elle ne serait pas de tout repos.
Cinquante ans ont passé, des controverses ont eu lieu, avec les scientifiques de notre discipline, avec les sociologues et les ethnologues et il n'est pas possible d'établir une simple comptabilité de pertes et de profits. Nous sommes à nouveau devant un chemin inconnu qui nous réserve sans aucun doute de nouvelles orientations, des mutations de doctrine et qui obligera la Société à repenser, à redéfinir, voire à justifier son existence.

RCS

Evoluzione delle modalità di denominazione del territorio a Balerna[1]

Anche a Balerna è in corso un processo di grande cambiamento nella competenza toponomastica della popolazione. Il passaggio delle attività di sostentamento dal settore agricolo al secondario e al terziario, e di conseguenza il venir meno della necessità di praticare il territorio hanno contribuito a intaccare lo strato toponomastico più tradizionale. Dei 260 ettari di superficie del territorio comunale, ben 68 sono occupati da superfici del traffico e 20 dalle industrie. Si tratta di una delle realtà più urbanizzate nel Cantone: lo sviluppo della rete ferroviaria, la costruzione dei Magazzini Generali e del Punto Franco negli anni Venti, la forte crescita edilizia registrata a partire dagli anni Cinquanta, l'ampliamento della stazione internazionale di Chiasso a partire dal 1957, l'avvento dell'autostrada, inaugurata nel 1966, sono fattori che hanno comportato mutamenti rapidi e radicali nel territorio, tanto che alcune zone si stenta a riconoscerle. Inevitabilmente tanti nomi locali sono stati cancellati, anche dalla memoria delle persone. Sulla carta leggiamo toponimi quali *Pradone*, *Pra Risera*, *Pascorit*, che non sono più noti.

[1] I materiali sono tratti dal decimo fascicolo del «Repertorio toponomastico ticinese», il primo dedicato al Mendrisiotto e riguardante il territorio del comune di Balerna; il lavoro, curato da chi scrive, è stato pubblicato e presentato nel febbraio 1996.